

CHAPITRE II

UNE CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Nous venons de voir que le cinéma, le genre fantastique et la société entretiennent des liens étroits. En effet, les films de notre corpus sont des métaphores de la société américaine des années soixante-dix. Les réalisateurs, à travers leur film, semblent faire une critique de la société américaine par le détournement de ses symboles et de ses valeurs.

1. LA RELIGION

Bien que les Américains soient majoritairement protestants aux États-Unis, c'est pourtant le catholicisme qui est mis en scène dans les films du corpus. Rosemary a reçu une éducation dans une école dirigée par des religieuses et reconnaît au Pape une certaine autorité. Dans *L'Exorciste*, Lancaster Merrin et Damien Karras sont des jésuites. Dans le film de Donner, enfin, Brennan est un prêtre diabolique converti au catholicisme et le couple Thorn essaie d'emmener le jeune Damien à la messe dans une église catholique.

1.1. L'Église et le diable : les ennemis de toujours

Le 15 novembre 1972, le Pape Paul VI, au cours d'une Audience générale, évoque longuement dans son discours la présence du diable dans le monde, expliquant ainsi le « désordre » dans les sociétés :

Et nous, les disciples du Verbe, nous qui exaltons le bien, nous les croyants, ne sommes-nous pas les plus sensibles, les plus troublés par la vue et l'expérience du mal ? Nous le trouvons dans le royaume de la nature, où tant de ses manifestations nous semblent dénoncer un désordre. Nous le trouvons parmi les hommes, où nous voyons faiblesse, fragilité, souffrance, mort, et pire encore.¹

Le Vatican relance ainsi sur ses ouailles la crainte multi-séculaire du démon, dans un monde empreint de bouleversements et de changements tous azimuts. Des sectes sataniques voient le jour un peu partout dans le monde au cours du XX^e siècle, et particulièrement aux États-Unis où la liberté de confession est

¹ Discours de Paul VI du 15 novembre 1972, Documentation Catholique, n°1621, 3 décembre 1972, cité in SOS Paranormal (<http://sosparanormal.free.fr/demons.php>). (Voir la transcription du discours dans son intégralité en annexe, p. 104).

protégée par le premier amendement à la Constitution de 1791. On trouve notamment l'Ordre du Temple d'Orient créé en 1912 et le Final Church de Charles Manson². Dans les années soixante-dix, les ventes de *La Bible Satanique* d'Anton Szandor LaVey, publiée pour la première fois en 1969, ne cessent d'augmenter. Parallèlement, celles de *La Bible* doublent aux États-Unis, pour la première fois en trente ans.³

Rosemary's Baby, *L'Exorciste* et *La Malédiction* sont des films dans lesquels le thème de la religion est omniprésent, sinon au premier plan. Le christianisme, religion la plus référencée par la société américaine⁴, met en scène cette opposition entre le Mal et le Bien, incarnés par le diable et Dieu pour l'Église :

Le diable est inséparable de Dieu. Il fait partie des systèmes d'explication religieux du monde, car il est un esprit, un être surnaturel, totalement exclu d'une vision matérialiste de l'univers.⁵

Cette interdépendance des deux entités entraîne, par la même occasion, une interdépendance des codes et des représentations qui animent ces deux figures. Aussi, les symboles démoniaques se basent-ils sur un détournement des codes religieux traditionnels chrétiens.

² Cet homme assassina sauvagement Sharon Tate, épouse de Roman Polanski, et ses hôtes en août 1969 dans la propriété du cinéaste à Bel Air, inscrivant sur les murs des messages à caractère satanique avec le sang des victimes.

³ Jack Palance (narrateur), *L'Héritage de La Malédiction – partie I (The Omen Legacy – part I) / Les Stigmates de la malédiction – partie I*, Prometheus Entertainment, USA, 2006, in Richard Donner, *La Malédiction (The Omen)*, Twentieth Century Fox Home Entertainment, 2006 (édition 30^{ème} anniversaire, collector double DVD), 5^e minute.

⁴ Au fil des siècles, la vie quotidienne des Américains a été rythmée par la religion. Elle a été intégrée par toutes les composantes de la société : de l'allocution présidentielle avec le fameux « God bless America » jusqu'à son apparition dans la devise du pays. « En 1956, remarque Pauwels, la devise officielle des États-Unis devient *In God We Trust* » (Marie-Christine Pauwels, *Le Rêve américain*, Paris, Hachette Supérieur (collection Les Fondamentaux), 1997, p. 16).

⁵ Georges Minois, *Le Diable*, op. cit., p. 3.

1.2. Subversion des codes religieux

Le diable reprend à son compte les codes chrétiens, qui sont détournés dans des films qui mettent en scène des personnages maléfiques et démoniaques.

1.2.1. Les symboles religieux

Dans les films de notre corpus, toute une série de références chrétiennes trouvent leur sens original dévié pour servir une utilisation diabolique. Le crucifix renversé est une constante que l'on retrouve dans les trois films : Il surmonte le berceau du bébé de Rosemary et dans le générique d'ouverture du film de Richard Donner il apparaît comme l'ombre de l'enfant éclairé par une lumière rouge. En revanche, dans *L'Exorciste*, le crucifix, non inversé est utilisé par Regan pour se masturber et perdre sa virginité. Ce symbole du Christ et de sa Passion est détourné, il devient un outil de luxure. Ce symbole du péché envahit aussi la chapelle jésuite qui se trouve non loin du domicile des MacNeil. Les prêtres découvrent la statue de la Vierge profanée par des cornes – attributs mythiques du diable – qui sont ensanglantées au niveau de la poitrine et du bas-ventre et qui prennent une forme phallique.



Figure 18 : La statue profanée de la sainte Vierge.
(photogramme tiré de *L'Exorciste* de William Friedkin, USA, 1973-2001)

Le choix des prénoms de certains personnages participe aussi du renversement des codes religieux. La Vierge Marie est le personnage biblique le plus référencé dans notre corpus. Dans le film de Polanski, le prénom vient après « rose », fleur dont la couleur – souvent rouge – est le symbole de la passion. Ce rouge, comme le souligne William Pryor Crouch dans sa thèse,

renvoie aussi au diable et à l'enfer⁶. La rose est aussi le symbole du sexe de la femme et elle est associée à la vierge Marie, souvent représentée en art avec des roses blanches à ses pieds. Mia Farrow incarne donc une Marie associée au diable, prête à servir de mère à l'Antéchrist. De plus, on ne peut s'empêcher de voir un signe dans le nom porté par Roman dans son enfance : « Marcato » qui en italien signifie « qui porte la marque » présage son avenir comme chef d'une secte diabolique. Dans *L'Exorciste*, c'est la jeune possédée qui porte la marque mariale au sein de son identité : Regan. « Ce prénom, rappelle Lydie Malizia, qui signifie 'Reine', provient du latin 'Regina', titre donné par l'Église à Marie, la mère de Jésus. »⁷ En outre, Regan est aussi une référence à la fille indigne qui accable son père, le roi Lear, dans la pièce de William Shakespeare publiée pour la première fois en 1608⁸. La mère de la jeune fille, Chris, porte le titre écourté de la lettre 'T', donné à la représentation de Jésus sur la Croix. Cette inversion entre la mère (Chris) et son enfant (Regan) met en lumière la souffrance de Chris subissant les outrages de sa fille. Enfin, dans *La Malédiction*, le patronyme de la gouvernante diabolique du jeune Damien, Mrs. Baylock, est un détournement de l'identité des servantes du diable dans *La Bible*, B'lalack et B'lalam.

1.2.2. L'organisation spatiale

Dans l'art religieux, Dieu, auquel le paradis est associé, est représenté dans les cieux. Par opposition, l'enfer et le diable se situent dans les bas fonds, sous la terre. Roman Polanski et William Friedkin prennent à contre-pied ces considérations en les interchangeant. Ainsi, dans *Rosemary's baby*, le cœur de la secte satanique, encadrée par Roman et Minnie Castevet, se trouve au septième étage du Bramford, lieu même où l'Antéchrist vient au monde. En revanche, le sous-sol transformé en buanderie est un lieu qui fait peur à Rosemary, mais où rien de mauvais ne lui arrivera. Au contraire, il sera le théâtre de son amitié avec Terry Gionoffrio. Le chiffre sept désignant ici

⁶ William Pryor Crouch, *Satanism and Possession in Selected Contemporary Novels and Their Cinematic Adaptation*, Thèse de PH. D., Northwestern University, Evanston, Illinois, 1976, p.62.

⁷ Lydie Malizia, *L'Enfant dans le cinéma et la littérature fantastique*, op. cit. p. 68.

⁸ William Shakespeare, *The History of King Lear*, Stanley Wells (éd.), Oxford, Oxford University Press (collection Oxford World's Classics), 2001, p. 3.

l'étage maléfique est pourtant souvent associé à l'âge de raison et au septième ciel. On retrouve la même configuration dans *L'Exorciste*, et ce dès l'affiche du film. On remarque que l'espace occupé par le Mal et le Bien est inversé. Le Mal lumineux est situé dans une pièce à l'étage, au dessus du Bien, représenté par le prêtre. Cette scène trouve d'ailleurs son pendant dans la scène d'ouverture du film en Irak. Le Père Merrin se trouve en Irak et fait face à la statue du démon Pazuzu dans le désert. Ils sont éclairés par un soleil de plomb et filmés en contre-jour avec une légère contre-plongée, d'après le point de vue subjectif du prêtre. Plus tard, on trouve une autre inversion du même type. Dans la scène du cauchemar de Damien Karras, au lendemain de la mort de sa mère, cette dernière descend dans le métro de New York. Pour son fils, elle devrait monter au Paradis, or elle s'enfonce dans les sous-sols de la ville. Le Paradis serait-il confondu avec les Enfers ? On pourrait le croire lorsque le plan subliminal du démon apparaît. Le diable est partout et, dans ce cas précis, il se trouve aux Etats-Unis dans les entrailles de la ville de New York.

1.2.3. Les épisodes bibliques

Enfin, certaines scènes dans les films sont directement inspirées d'épisodes bibliques. *La Malédiction* et *Rosemary's Baby* mettent en scène la naissance d'Antéchrists qui sont des répliques de la nativité de Jésus. Il est d'ailleurs important de noter, comme Lydie Malizia dans sa thèse⁹, que « L'Apocalypse » de Jean dans *La Bible* ne prévoit pas la venue de l'Antéchrist sous la forme d'un nouveau-né. Cette vision d'une nativité revisitée est plus développée dans le film de Polanski. La subversion des codes vient s'installer jusque dans les dates. Si, selon l'Église, Jésus est né un 25 décembre, jour de Noël, dans *Rosemary's Baby*, cette date est parfaitement inversée : Adrian vient au monde le 25 juin 1966, à six mois de Noël. Le symbolisme est poussé jusqu'à faire coïncider la conception de l'enfant avec la venue du Pape Paul VI à New York, le lundi 4 octobre 1965. Plus qu'un « anti-Christ », ce bébé est un « anti-Pape ». Rosemary, la mère, représente la Vierge Marie. Là encore, Lydie Malizia avance des arguments intéressants :

⁹ Lydie Malizia,, *L'Enfant dans le cinéma et la littérature fantastique*, op. cit., p. 284.

[...] jusqu'aux environs de 1500, les cheveux de Marie étaient roux, dans l'iconographie chrétienne [...].Mia Farrow, [...] interprète Rosemary dans le film de Polanski. [...] une Marie inversée, mère du diable et non du Christ.¹⁰

On peut aussi remarquer que dans la scène finale, Rosemary porte une robe de chambre bleue, évoquant la robe de la même couleur portée par la sainte Vierge dans les différentes représentations artistiques de celle-ci. Minnie Castevet fait d'ailleurs une référence à la prière mariale qui dit que la Vierge est « Bénie entre toutes les femmes et [que] Jésus, le fruit de [ses] entrailles est béni »¹¹ : « Il vous a choisi. De toutes les femmes du monde, c'est vous qu'il a choisie. »¹². Ce à quoi son époux, Roman Castevet, ajoute : « C'est l'an un. »¹³. Comme la naissance du Christ annonce le début de l'ère chrétienne qui régit la majorité du monde, la naissance d'Adrian permet à cette secte satanique de créer sa propre ère. Le diable a engendré un fils par la luxure qui le caractérise. Dieu, lui, l'a fait sans relation sexuelle. Adrian devient donc un Christ maléfique et Guy prend la place jusqu'alors donnée à Saint Joseph. On remarque même la venue d'un Roi Mage diabolique en la personne de Argyron Stavropoulos qui arrive les bras chargés de cadeaux pour voir l'enfant.

Dans l'une des dernières scènes de *La Malédiction*, Thorn emmène son fils unique dans une église pour le sacrifier sur l'autel de Dieu au nom du Bien, avec les dagues données par Bugenhagen. Cette séquence trouve son écho dans « La Genèse » lorsque Abraham veut sacrifier son fils pour Dieu. Or, dans le film, ce n'est pas l'enfant qui est sacrifié, mais bien Robert qui, touché d'une balle par un policier, meurt sur l'autel du Bien.¹⁴

¹⁰ *Ibid.*, p. 102-104.

¹¹ Prière chrétienne : *Je vous salue Marie*.

¹² « Minnie Castevet : He chose you. Out of all the women in the world, he chose you. » (Roman Polanski, *Rosemary's Baby*, USA, 1968 125^e minute).

¹³ « The year is one. » (*Ibid.* 126^e minute).

¹⁴ Comment ne pas voir dans le personnage de Robert Thorn une allusion, peut-être fortuite, à Robert Francis Kennedy, le frère du Président John Fitzgerald Kennedy. Fervent dénonciateur de la guerre du Vietnam, il se lance dans la course aux présidentielles en 1968 avant de se faire tirer dessus le soir de sa victoire aux primaires démocrates de Californie, le 5 juin 1968. Dans le film, Thorn est un proche du Président qui recueille son fils à la fin. Il cherche également à délivrer le monde du Mal propagé par Damien.

Dans le film de William Friedkin, la scène d'exorcisme prend une tournure de crucifixion inversée. Lorsque Merrin et Karras entrent dans la chambre de la fillette, un travelling arrière laisse voir en plan large une Regan sanglée au lit les bras écartés qui laissent penser à Jésus sur la croix. Cette figure de la croix revient dans cette scène lorsque, en gros plan, Friedkin montre Merrin sortir un crucifix et une fiole en verre marquée d'une croix en relief que le prêtre embrasse. L'eau bénite qu'elle renferme, qui sert à signer la possédée, est comme un fouet laissant des meurtrissures sur le visage et les jambes de Regan comme le Christ pendant la Passion. La croix est ici appliquée à deux environnements : Le Bien (avec les prêtres) et le Mal (avec Regan). Les rôles sont inversés : le diable est mis en croix par les forces du Bien. Cette inversion semblerait figurer un monde où les marques de la société sont brouillées. La guerre au Vietnam était vue comme une bénédiction par la politique américaine qui pourtant propageait le Mal et la souffrance. Les valeurs étaient chamboulées.

1.3. Critique d'une société puritaine

Cette subversion des codes religieux est une forme de critique de la société américaine, une société profondément croyante depuis sa création et le débarquement de la Vieille Europe à Jamestown en Virginie, en 1607.¹⁵ Dans les trois films, la religion catholique, l'Église, échoue face au Mal représenté par le diable associé à l'enfant : Dans *Rosemary's Baby*, la jeune mère s'est détournée de la religion chrétienne dans laquelle elle a été élevée sans pour autant la renier, pour suivre un mari agnostique. Lorsque, au cours d'un dîner, Minnie, Roman et Guy critiquent les fastes papales, la jeune femme manifeste son respect envers sa Sainteté : « C'est quand même le Pape »¹⁶. À la fin du film, elle achève ce qui reste de son attachement à la religion chrétienne en acceptant de servir de mère à l'Antéchrist. Damien Thorn, lui, enterre ses

¹⁵ « Ainsi les *Pilgrim fathers*, les célèbres « pères pèlerins » d'abord exilés en Hollande, puis qui embarqueront à bord du *Mayflower* en 1620 pour s'installer à Plymouth en Nouvelle-Angleterre. Ce sont des dissidents puritains ayant rompu avec l'Église anglicane, persuadés qu'il leur faut quitter le Vieux Continent, qui n'a plus rien à leur offrir, et que seule l'Amérique pourra leur apporter le renouveau spirituel et refuge contre les persécutions. » (Marie-Christine Pauwels, *Le Rêve américain*, op. cit., p. 14.)

¹⁶ « He is the Pope. » (Roman Polanski, *Rosemary's Baby*, USA, 1968, 25^e minute).

parents adoptifs et est recueilli par le Président des États-Unis. Cet enfant-démon est arrivé à infiltrer et même s'emparer du pouvoir politique, incarné par son diplomate de père. Quant à Regan, même si elle est débarrassée du démon qui l'habitait, le Malin a vaincu l'Église. La fin du film n'est d'ailleurs empreinte de gaieté pour aucun des personnages. Le démon Pazuzu reste omniprésent et ne manquera pas de réapparaître face à Regan dans une suite tournée par John Boorman¹⁷ quelques années plus tard.

Notre corpus montre la religion comme une société à part entière. La critique de celle-ci, à travers l'absence d'une fin heureuse, s'érige contre son immobilisme face aux traditions. Une religion qui, comme le souligne Jacques Portes, est « [active] à militer contre la guerre »¹⁸, mais qui ne gagne pas contre les méfaits politiques de la guerre au Vietnam.

2. LA FAMILLE

Les trois films de notre corpus appuient aussi leur critique de la société sur la famille, une valeur pilier du Rêve américain.

2.1. Une valeur à afficher

La Famille est certainement l'élément le plus important dans les trois films. Deux d'entre eux – *Rosemary's Baby* et *La Malédiction* – la mettent en avant sur les affiches créées pour la sortie du film dans les années soixante-dix.

L'affiche du film de Roman Polanski montre deux manières différentes d'envisager les relations familiales dans le film. Tout d'abord, on nous montre une séparation entre la mère et son enfant. Ceci est aux antipodes de ce qui est couramment accepté dans notre société occidentale, où la mère et sa progéniture ne font qu'un le plus souvent. Rosemary et le landau – symbole de son bébé et de sa maternité – se trouvent sur le même plan, mais elle ne prête aucune attention à celui-ci. Son regard fixe quelque chose que l'on ne

¹⁷ John Boorman, *L'Exorciste II : L'Hérétique* (*The Exorcist II : The Heretic*), USA, 1977.

¹⁸ Jacques Portes, *Les Américains et la guerre du Vietnam*, *op. cit.*, p. 263.

distingue pas. Regarde-t-elle le Ciel ? En revanche, le titre – *Rosemary's Baby*¹⁹ – expose la relation mère-enfant sous un autre angle. Ce titre va à l'encontre de la séparation mère/enfant présentée sur l'affiche. Du point de vue de la morphologie lexicale, le titre du film utilise un génitif saxon qui adjoint l'appartenance directement au prénom de la mère, qui est alors topicalisé. Nous ne sommes pas en présence d'une forme grammaticale exprimant cette appartenance en utilisant la préposition « of » (« de ») qui viendrait créer une barrière entre la notion « Rosemary » et la notion « baby » : *The Baby of Rosemary*.

L'affiche de *La Malédiction* propose aussi une posture familiale ambiguë. Si les trois membres sont réunis, les deux visages des parents apparaissent dans le détail, alors que l'on ne distingue que les contours de Damien, représenté de plein pied. Cette différence de représentation note une certaine distanciation dans les rapports parents-enfant, ce qui est renforcé par le regard effrayé des parents en direction de leur jeune fils, dont l'ombre est celle de la Bête.

2.2. Un œdipe inversé

On constate au sein des trois œuvres que les relations familiales sont complexes. Sigmund Freud, le père de la psychanalyse, fit une découverte qui révolutionna les mentalités concernant le rôle de l'enfant et son attitude au sein de la famille. Le complexe d'Œdipe fut rapporté pour la première fois dans une lettre datant du 15 octobre 1897 qui était adressée à son ami Wilhelm Fliess :

J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont je pense, communs à tous les jeunes enfants [...] s'il en est ainsi, on comprend l'effet saisissant d'*Œdipe-Roi* [...] la légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie.²⁰

Le complexe d'Œdipe dans les films semble être « inversé ». Tout d'abord, la mère s'empare du phallus, pouvoir patriarcal que Freud explique ainsi :

¹⁹ Le bébé de Rosemary.

²⁰ Sigmund Freud, cité in Roger Perron & Michèle Perron-Borelli, *Le Complexe d'Œdipe*, Paris, Presses Universitaires de France (collection Que sais-je ?), 2005 (4^e édition), p. 3.

Les deux sexes traversent notamment de la même façon les phases précoces d'une libido unique (désirs oraux, sadiques, annaux, phalliques). Voilà pourquoi la petite fille entre à un moment donné dans la phase « phallique » et devient « un petit homme » (p. 158). Certes, elle ne dispose pas anatomiquement du pénis, cet outil si précieux qui procure au petit garçon des sensations incomparables, mais elle est dotée d'un clitoris qui est « un équivalent du pénis » et joue un rôle semblable (p. 158).²¹

Les femmes-mères sont très importantes dans nos films. Ce sont elles qui font obstruction à la relation entre le père et l'enfant, que ce père soit éducateur comme Thorn et Guy Woodhouse ou géniteur. Dans *Rosemary's Baby*, il existe une relation privilégiée entre la jeune mère et l'enfant qu'elle porte dans son ventre. Pourtant, Rosemary pense que, tant qu'il est dans son ventre, son bébé ne risque rien de la part de la secte satanique. Ce qu'elle ignore, c'est que, malgré toutes ses précautions, l'enfant entretient des relations avec son père géniteur en raison de son statut diabolique inné. Le statut particulier de l'embryon ne permet pas le développement d'une grossesse « normale ». Adrian est *in utero* la source des souffrances de sa mère. Malgré la volonté de Rosemary de protéger son bébé, celui-ci se tourne inexorablement vers le diable. Dans *La Malédiction*, c'est Mrs Baylock qui prend en charge l'enfant qui a très peu de relation avec le couple Thorn. C'était souvent le cas dans les familles de la haute société qui confiaient l'éducation des enfants à des gouvernantes. Elle s'en occupe jalousement, l'éduque et, à la fin du film, le nourrit après le départ des domestiques. La mise à mort de Robert par son fils, montre indirectement le sentiment qui le rapproche de Mrs Baylock²² et donc par analogie de son père géniteur : le diable. Quant à Chris MacNeil, son inquiétude face à l'état de sa fille l'amène à faire appel aux prêtres exorcistes pour séparer l'enfant de ce père symbolique qui la nourrit du Mal. Lors d'une scène, Regan frappe violemment sa mère qui tombe à terre. Dès lors, sa présence auprès de sa fille se résume à veiller sur elle, souvent de loin, puisqu'elle monte très peu dans la chambre de sa fille. Lancaster Merrin et Damien Karras, deviennent des pères de substitution pour Reagan, lorsqu'ils

²¹ Cité in Frédéric Regard, *L'Écriture féminine en Angleterre : Perspective postféministes*, Paris, Presses Universitaires de France (collection Perspectives anglosaxonnes), 2002, p. 69.

²² Ce personnage prend la place laissée vacante par Katherine et Robert Thorn. Elle devient en quelque sorte la mère et le père de Damien.

sont à son chevet, comme le note Kendall R. Phillips dans son ouvrage *Projected Fears, Horror Films and American Culture*. Elle les nomme : « Father », c'est-à-dire, dans le contexte ecclésiastique, « mon Père » :

Le père Karras représente une « figure du père », mais sa capacité à remplir ce rôle n'est pas dépendant de sa masculinité mais de son rapport à Dieu au sein de la vaste structure catholique de la « famille » de Dieu. Ce n'est qu'en embrassant son rôle de père spirituel que le père Karras est capable de sauver Regan de la possession démoniaque.²³

La jeune fille, d'après le schéma freudien, devrait aimer son père, mais elle est responsable de la mort d'épuisement de Merrin et indirectement du suicide de Karras, puisqu'il se défenestre pour la libérer du démon. Toutes ces mères – Rosemary, Chris et Mrs Baylock – sont un frein à la relation père-enfant, que ce père soit le diable dans *L'Exorciste* et *Rosemary's Baby* ou le père éducateur dans *La Malédiction*.

2.3. La relation au père diégétique

Dans chacun de nos cas d'étude, nous sommes confrontés à deux types de pères. Tout d'abord, le père « créateur », c'est à dire le diable dans *La Malédiction* et *Rosemary's Baby*. Le cas de *L'Exorciste* montre que le père biologique de Regan a abandonné sa famille après un divorce. Ce père est alors diabolisé par Chris devant sa fille. D'autre part, il y a le père « éducateur » qui élève nos enfants fantastiques. Parmi eux, on trouve, Guy Woodhouse, Robert Thorn et surtout Chris MacNeil qui, depuis son divorce, élève et s'occupe seule de sa fille. Elle remplit les deux fonctions de mère et de père, secondée par Damien Karras et Lancaster Merrin. Dans nos films, la relation entre l'enfant et le père éducateur est quasiment inexistante. Robert est plus accaparé par ses affaires diplomatiques et sa quête de la vérité que par ses affaires familiales. Guy Woodhouse, lui, semble moins préoccupé par la grossesse de sa jeune

²³ « Father Karras represents a “father figure,” but his ability to fulfill this role is dependent not on his masculinity but on his divinity within the broader Catholic structure of the “family” of God. It is only in embracing his role as spiritual father that Father Karas is able to save Regan from demonic possession. »
(Kendall R. Phillips, *Projected Fears, Horror Films and American Culture*, Westport, Praeger, 2005, p. 118).

épouse que par ses voisins, adeptes d'une secte satanique. Ces deux hommes sont accaparés, l'un par son travail, l'autre par son ambition. Ils n'incarnent pas ce rôle familial qui est donné par la société. Au contraire, le père est celui qui transmet les valeurs corrompues et amORAles de celle-ci. Chris, quant à elle, limite ses apparitions au chevet de sa fille.

La psychanalyse s'est intéressée au père biologique des enfants de notre corpus : le diable. Freud, en étudiant certains cas de possessions, interprète le diable comme l'inconscient du possédé²⁴. Analysant des cas de sorcellerie et de sabbats du XVII^e siècle, il en arriva à la conclusion que le diable est une manifestation du père séducteur diabolique avec lequel l'enfant veut coucher et qu'il veut tuer, dévoilant des désirs refoulés et des pulsions de mort.²⁵ Françoise Dolto étudia également le démon et sa relation avec l'enfant à travers l'analyse de dessins. Elle montra que :

[...] l'évocation du personnage diabolique correspond à une situation pénible chez l'enfant : sentiment d'une menace, d'un danger angoissant figuré sous forme d'un animal dévorant : « Pour l'enfant, un comportement parfois très bien vu de son entourage au nom de la morale des adultes peut, s'il est ressenti par lui – à l'âge affectif où il se trouve – comme antibiologique, être associé à l'angoisse, angoisse qu'il traduit par l'idée du diable, du désordre menaçant ce qui est vivant. »²⁶

On remarque que la psychanalyse tend à rapprocher l'enfant et le diable, notamment à travers le complexe d'Œdipe qui met en scène celui que Rosette Dubal rapproche du « père méchant »²⁷ – que l'on associe à Saturne ou à Chronos dans les mythologies gréco-latines – et cet enfant qui, dans la tradition du complexe, lui en veut. Ce père ose aller à contre courant de la normalité et apporte la corruption et l'immoralité. C'est celui que les personnages et les spectateurs condamnent, car son mal est explicite et ne s'inscrit pas dans la normalité. Ce mal diabolique éclipse le mal implicite de la société ; il a pour but de faire réagir.

²⁴ Luisa De Urtubey, *Freud et le diable*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 22.

²⁵ *Ibid.*, p. 176.

²⁶ Georges Minois, *Le Diable*, op. cit., p. 118.

²⁷ Roland Villeneuve, *Dictionnaire du diable*, op. cit., p. 796.

Ces sentiments pour le moins incestueux entre l'enfant et le père géniteur sont associés à l'homosexualité dans les cas de Damien et de Adrian. L'homosexualité étant condamnée par le Vatican, la victoire de cette relation sur l'Église, par la mort de prêtres dans *L'Exorciste*, ajoute à la critique d'une société sclérosée par un puritanisme religieux archaïque.

2.4. Les femmes contre une société patriarcale

Dans les années soixante-dix, la société américaine est l'héritage d'une société puritaine et profondément centrée sur de la domination masculine. Cette constante, dans la courte histoire des États-Unis, était en pleine évolution. La femme était le plus souvent « au foyer » et complètement dévouée à sa famille : ses enfants et son mari. Cette configuration est omniprésente dans le film de Roman Polanski. Rosemary est une jeune femme qui ne travaille pas et qui a même tout laissé derrière elle – sa famille et sa religion – pour suivre son mari, Guy. Elle est cependant entourée d'une famille de substitution en la personne de Hutch, qui la considère comme sa fille, et d'une « belle-famille » qu'elle n'apprécie guère. Ce rôle est joué par les voisins habitant le Bramford : les Castevet sont des parents attentionnés, peut-être un peu trop. Quand à Laura-Louise, la vieille tante qui se mêle de tout et se permet tout, elle n'est guère aimée par la jeune femme. D'ailleurs, Polanski, lors de la première visite de Minnie Castevet chez Rosemary après le suicide de Terry, montre une vieille femme coiffée avec des bigoudis et un foulard noué sur sa tête. Le premier plan, filmé du point de vue subjectif de Rosemary, présente le personnage à travers le cadre d'un judas. Ce qui est donné à voir au spectateur est un portrait dont le modèle ne regarde pas le peintre ou le photographe. Son visage inexpressif et, comme le remarque William Crouch²⁸, le nœud du foulard formant deux cornes – celles du diable ? – au dessus de la tête ne sont pas pour rendre Minnie sympathique au premier abord.

²⁸ William Pryor Crouch, *Satanism and Possession in Selected Contemporary Novels and Their Cinematic Adaptation*, op. cit., p.63.



Figure 19 : Minnie Castevet, cornue, à travers le judas.
(photogramme tiré de *Rosemary's Baby* de Roman Polanski, USA, 1968)

Polanski fait, à travers les personnages des voisins, une critique de la structure familiale. Rosemary fait tout ce qui est possible pour échapper à l'emprise de ces figures parentales aimantes semant le mensonge et l'hypocrisie. Les valeurs morales de la famille sont alors bouleversées. Tel était le cas dans les années soixante-dix où les jeunes Américains cherchaient à se détacher de l'héritage de leurs parents. Cette période de rébellion a vu la structure familiale changer considérablement. Lors de la scène de l'exorcisme final, dans le film de William Friedkin, la violence du démon provoque les gerçures sur le visage de Regan et, par répercussion, apparaissent des fissures sur le plafond et une porte dans la chambre de la fillette. La maison, symbole du foyer, est marquée par une métaphore des valeurs familiales qui se lézardent.

Dans les trois films, la mère rompt avec la tradition patriarcale qui la voulait obéissante. Rosemary Woodhouse brave les conseils et les ordres de son mari et s'enfuit au cabinet du Docteur Hill pour accoucher en toute sérénité et élever son enfant. Plus tard, elle va faire face, un couteau de cuisine à la main, à la secte dont Guy fait partie, et sauver son enfant. Katherine Thorn, au contraire, n'agit pas comme une mère. Son statut de femme d'ambassadeur lui permet de déléguer ses tâches maternelles à des nourrices, comme Mrs Baylock. Elle se soucie davantage de son bien-être mental en se rendant chez le psychanalyste que de son fils, dont les cris stridents la rendent nerveuse. Dans *L'Exorciste*, Chris MacNeil est l'exemple-type de la femme libérée et de l'ogresse. Cette femme divorcée se retrouve à élever sa fille sans aucune présence masculine. Le père de la fillette, expatrié à Rome, oublie même d'appeler sa fille le jour de son anniversaire. Alors, endossant les responsabilités à la fois de la mère et du père, Chris prend les décisions qui

s'imposent. Au passage, on notera le caractère asexué du prénom Chris qui pourrait très bien être aussi le diminutif d'un prénom masculin, comme par exemple 'Christopher'. Mais bien plus que cela, la mère de Regan est une actrice engagée dans son métier, comme le montre Friedkin à la douzième minute du film. Elle fait des commentaires sur le tournage de *Crash Course* le film réalisé par Burke Dennings. En tant qu'actrice, elle ne comprend pas pourquoi les auteurs du scénario ont imaginé que les autorités veuillent démolir un bâtiment de l'université. En revanche, son personnage, professeur à l'université se bat pour les droits de l'homme qu'elle associe aux droits des étudiants. Des panneaux, tenus par certains des étudiants militants, permettent de lire « Les militaires, hors du campus ! »²⁹, « Eliminez ces cochons de menteurs »³⁰, ou encore « Révolte »³¹. Comédienne concernée par son métier, Chris prête ses traits à une femme active professionnellement, mais aussi à une militante aux côtés de la jeunesse contre les menteurs politiciens et les militaires. Ceux-ci ont envahi le lieu d'éducation qui leur permet d'acquérir un retour critique sur la société. Comment ne pas voir un lien évident avec les événements du Vietnam et les mensonges de Richard Nixon dans l'affaire du Watergate ? Son statut de femme est également important pour signifier la lutte contre l'héritage patriarcal. On peut remarquer que la « garde » rapprochée autour des enfants est exclusivement féminine, que ce soit les mères qui s'occupent et se font du souci pour leur progéniture comme Rosemary Woodhouse et Chris MacNeil, ou celle qui, comme Mrs Baylock, s'est accaparée l'enfant pour le mettre dans le droit chemin du Mal.

Ce statut spécial conféré à la femme dans notre corpus ne semble pas être vraiment fortuit. Nikolas Schreck rappelle, dans son ouvrage *The Satanic Screen : An Illustrated Guide To The Devil In Cinema 1896-1999*, les termes de Tertullien : « *Foemina fanua diabuli* »³², c'est-à-dire « La femme est la porte sur le diable ». Cette formule semble être l'une des directions prises par

²⁹ « Military off campus ! »

(William Friedkin, *L'Exorciste (The Exorcist)*, USA, 1973-2001, 13^e minute).

³⁰ « Eliminate Lying Pigs »

(*Ibid.*, 12^e minute).

³¹ « Revolt »

(*Ibid.*, 12^e minute).

³² Nikolas Schreck, *The Satanic Screen : An Illustrated Guide To The Devil In Cinema 1896-1999*, Londres, Creation Books (collection Creation Cinema), 2001, p. 7.

les auteurs des romans originaux et les réalisateurs des films du corpus. Neil Sinyard souscrit à cette affirmation dans l'explication qu'il donne aux raisons de la possession de Regan MacNeil :

Aucune raison précise n'est avancée pour la possession de cette fille sinon son intérêt pour le surnaturel ; et aucune raison spéciale n'est donnée pour la forme qu'elle prend ou pour les victimes qui sont châtiées, sinon la légère désapprobation de Regan pour le style de vie de sa mère (sa manière de jurer, son statut de divorcée, son émancipation). Il est possible de voir l'enfant comme un châtiment pour les « transgressions » de sa mère.³³

On pourrait même aller plus loin en constatant que Regan, jeune femme en devenir qui à travers sa masturbation diabolique découvre sa sexualité, est la porte entre le monde diabolique qui l'habite et la société américaine dans laquelle elle vit. Elle est le lien entre les deux. On peut aussi remarquer que les femmes, dans les deux autres films, favorisent les liens entre le diable et la société dans laquelle elles vivent. Le corps de Rosemary sert de lien entre ces deux entités. Il est le réceptacle de la semence du Démon puis ensuite de sa progéniture, qui naîtra au sein de la secte. Dans le film de Richard Donner, Mrs Baylock, présentée comme une apôtre du démon, est un pont entre l'idéologie démoniaque et Damien. Ce dernier est habité par une perversité innée mais il lui faut la révéler, face à son éducation qui, jusqu'à l'arrivée de sa *nurse*, était civilisée.

Notre corpus de films permet de mettre en lumière les effets de la relation entre les enfants et le diable. Celle-ci autorise volontiers une subversion des codes, en prenant à contre-pied les éléments chrétiens de *La Bible*. Cette relation favorise les liens entre la religion et la société américaine, sclérosée par le puritanisme ambiant. L'enfant et le diable viennent donc renverser l'ordre établi au sein de la famille, noyau des valeurs américaines. La

³³ « No precise reason is given for this particular girl's possession other than her interest in the supernatural ; and no special reason is given for the form it takes or for the victims it singles out for punishment, other than being a tenuous extension of Regan's disapproval of her mother's life-style (her swearing, her divorced status, her emancipation). It is possible to see the child as a punishment for the 'transgressions' of her mother. »
(Neil Sinyard, *Children in the Movies*, Londres, Batsford, 1992, p. 70).

famille étant le moteur du pays, puisqu'elle élève des enfants qui dirigeront celui-ci, l'enfant diabolique symbolise l'effondrement de la société américaine.